

Préambule à la « ceinture rouge »

J'ai fait la connaissance de Boris deux ou trois années avant mai 68, par l'intermédiaire de sa fille en compagnie de laquelle je suivais des études de philosophie à la Sorbonne.

J'ai ainsi eu le privilège de combler mon imaginaire en accédant à l'observation d'un artiste « plein temps » en acte, et à son environnement, en particulier son atelier dont l'ambiance était pour moi magique en dépit (ou à cause) de son relatif dénuement. Dans ce type de lieu, on est immédiatement confronté à la transcendance des objets les plus modestes, tous susceptibles de nous conduire bien au-delà de leur apparence grâce à la médiation des tableaux partout présents. Ces toiles, même retournées et n'offrant que la structure de leurs cadres à la vue, étaient autant de coffres au trésor encore fermés dans l'ancre d'un pirate. Un atelier d'artiste ouvre sur « l'autre côté du miroir » dans lequel on pénètre dès la porte franchie.

Quant à Boris, j'ai d'emblée perçu que j'avais affaire à un vrai artiste, un homme affranchi sous bien des aspects des conventions ordinaires et doté d'une expérience hors du commun, ce qui m'a aussitôt placé envers lui dans une situation de totale liberté de ton et de parole.

C'est ainsi que j'ai suivi la progression de son travail lorsqu'il reçut commande d'une série de dessins sur la « ceinture rouge » de Paris, c'est-à-dire sur la trame géographique, urbaine et humaine des nombreuses municipalités communistes de la banlieue périphérique dont bien des sites étaient promis à la démolition. Ce travail, commencé fin 1968 s'est achevé un peu plus de deux ans plus tard. Les dessins, réalisés à la plume et encre de Chine, m'ont enthousiasmé et le désir de les posséder s'est fait irrépressible. C'est pourquoi, avant leur dispersion dans les différentes mairies, j'ai rassemblé tous mes fonds et demandé à Boris l'autorisation d'en faire des tirages photographiques dans un atelier spécialisé auquel il avait lui-même recours. Quarante sept planches de très grande qualité ont été obtenues, en format plus modeste que les originaux. Longtemps après, toujours soucieux de préserver cet héritage, j'ai fait appel aux nouvelles technologies de l'informatique pour faire numériser professionnellement en très haute définition ces planches.

Ce n'est que quelques mois avant sa mort que j'ai appris de la bouche de Boris qu'une exposition de ces dessins, un moment envisagée, avait été rendue impossible car un grand nombre de ceux-ci avaient disparu. Mortifié mais plein d'humour, il avait ajouté « Et dire que je me suis gelé les c... pendant si longtemps pour des queues de cerises ». Il faisait allusion au tarif misérable qui avait rémunéré cette commande. Guère davantage de considération ne semble avoir présidé à sa conservation.

Je me trouvais donc seul détenteur de l'intégralité de la série ... en reproduction. Je serais tenté, mais ne le ferai pas, d'ajouter des commentaires sur la préservation des œuvres d'art par des institutions chargées de leur sauvegarde. Mais de tels faits ne sont pas, loin de là, le monopole de la Gauche. Pour paraphraser Boris, soupirons ceci « Et dire que Boris ne faisait confiance qu'à de telles institutions pour la protection et la diffusion des œuvres ! »

En conclusion, répondant à la demande de mon amie Evelyne Taslitzky, et pour honorer son père, mon ami également, je confie à son site internet le soin de donner accès à tous les amateurs de dessins à la beauté émouvante et exceptionnelle de cette fresque.

Daniel Jagodzinski